

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Paraissant le Dimanche

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

E.-B. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Départements :

4 fr. par semestre

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5,

LA MARIONNETTE DEVIENDRA POLITIQUE AUSSITÔT QUE LA LÉGISLATION LE PERMETTRA

Aujourd'hui *La Marionnette* se vend au profit des OUVRIERS SANS TRAVAIL.



Gare aux z'œils, les gones! me fisquez pas, je vous éborgnerais. Ah! c'est que maintenant j'ai

changé de panaipe, je sis plus un maître canezard, un journaliste de deux sous... je sis un astre! Gn'y a pas de défrancage, de frimes là dedans, vrai, sans rire : y m'ont fiché dans le *Soleil*! aussi que n'y a pas plan de m'arregarder en face, je reluis, nom d'un rat! comme un coquemard tout neuf. C'est ben ça, t'y pas vrai? Pisque le soleil n'est un astre et qu'on m'y a cogné dedans, je sis ben un astre, moi aussi?

Velà ce que c'est, tout de même, que d'avoir d'estoc; ces journalistes de Paris que sont pas fiers comme ceusses d'ici et qu'ont bigrement plus d'âme et de malice, vous coquent comme si on n'était de leurs cousins et vous font jicler dessus de compliments à pleines seringues, tant que le monde disent à la fin : Y paraît censément que c'est pas de z'imbéciles que trafusent dans c'te *Marionnette*; fichenette! y z'y faut ben qu'elle soye chenuse, c'te colombe, pisque les Parisiens ly font de z'œils en *Pange lingua*, eusses que connaissent ça qu'est bon comme les chats les marchands de melettes.

Et ben, oui, y nous ont fait mimi à la pincette : le *Soleil* qu'esse tout reluisant d'esplendeurs et de dorures, le *Figaro*. c't innocent que rase si bien le monde... le *Charivari*, ce mami à sigrolements que joue toujours à pince sans rire... et pis une tapée d'autes gones plus chenurets les uns

que les autres, et même ment la *Gazette*, c'te particuyère du grand monde, comme y disent, et le *Temps*, et l'*Avenir national* qu'ont ben de foutro de bise de fois que gn'a; tous enfin jusqu'à la *Bar-doire* (qu'y z'appellent l'*Anneton* dans leur patois) qu'esse venue se cabosser les cornes contre les vitres de mon chelu, et que fesai de ronchonements d'amiquié autour de mon picou; elle le prenait pour une rose, arrimay!

Et pis mes petits frangins de la province et même ment de Paris, *La Comédie*, le *Figaro Gascon*, le *Faucigny*, l'*Impartial Algérien* et ben d'autres encore que sont venus me coquer la margoulette.

Mais çui-là encore que m'a plus mieux graboté l'embuni à moi, c'est le *Soleil*; y m'a fiché mon gorguillon au milieu de sa boutique à bajaleries, enchassé comme une relique que je le reconnaissais pas.

Mais, nom d'un rat! que jeme disais, c'est pas possible, c'est pas toi, grande bugne, qu'as t'éventé de si chenuses histoires. Et c'était pourtant moi.

Ah! je sis t'y content, je sis t'y content d'être ben aise!

Seulement ce que m'emmielle c'est mon guerdin de patron; est-y embarlificotant, le jeanfiche, y faut toujours qu'y n'allonge son pif sus me z'af-

énergie et son courage, elle ne peut encore faire les grands travaux auxquels se livrent les fourmis des pays étrangers, elle espère grandir cependant et chaque jour son influence augmente; son travail lent mais continu finira par lui donner l'importance qu'elle mérite.

Un jour viendra où le nom de ces petits insectes sera universellement reconnu comme synonyme de force, de persévérance et de courage, ce jour qui sera celui de la réhabilitation de la Fourmi, sera aussi le jour de sa récompense, alors on rendra justice à sa patience et à ses peines courageusement supportées.

La Fourmi sait se priver, luttant sans cesse contre le besoin, foulée aux pieds par tous les rapaces plus forts qu'elle, en butte aux embûches et aux pièges des animaux de proie et des reptiles qui en font leur nourriture habituelle, elle supporte patiemment ses humiliations sachant bien que le nombre et l'intelligence détruiront à jamais la force brutale.

La Fourmi cherche dans les affections de la famille un adoucissement à ses labeurs quotidiens : le dimanche, on peut voir les compagnies de fourmis se diriger vers la campagne où elles vont prendre un repos salutaire, aspirer un air plus pur et suspendre pour un jour leur travail incessant; on les voit au bord des ruisseaux et des rivières, sur les montagnes qui environnent la cité, elles ont emporté avec elles la nourriture qui leur est nécessaire, et tandis que les petits s'ébattent autour de leurs parents, ceux-ci couchés tranquillement pensent aux travaux de la semaine qui vient de s'écouler et se préparent aux peines de celle qui va venir.

Les petits de la Fourmi sont dès la plus tendre enfance obligés de travailler comme leurs parents; à peine savent-ils marcher qu'ils sont envoyés à l'usine, à la fabrique, il faut qu'ils gagnent quelques sous et qu'ils apportent à la famille leur part dans le budget quotidien.

Les Fourmis vivent en grandes troupes et cherchent autant que possible à s'organiser dans leur petite république, cependant elles sont bien obligées de supporter les modifications qu'apportent à leur manière de vivre le temps et la nature des lieux où elles passent leur existence.

Dans de certaines contrées, en Allemagne par exemple, lorsqu'une tribu de Fourmis devient trop nombreuse pour le territoire qu'elle occupe, une partie d'entre elles émigre et va chercher dans d'autres pays un endroit où elle puisse vivre plus commodément.

La Fourmi lyonnaise, elle, est très attachée au pays qui l'a vu naître et s'éloigne difficilement de son berceau.

Comme nous le disions plus haut, les Fourmis sont poursuivies par quantité de bêtes malfaisantes qui cherchent à les détruire ou à les faire travailler à leur profit; elles se défendent cependant avec énergie et souvent avec succès.

Courage, braves Fourmis, depuis la création du monde vous avez travaillé sans cesse, et si vos efforts n'ont pas été couronnés de succès, il faut espérer que l'avenir vous réserve au moins le fruit des peines que vous avez prises.

Dr JACOBUS.

Dr JACOBUS.

FEUILLETON de la MARIONNETTE

HISTOIRE NATURELLE LYONNAISE

La Fourmi.

Si l'éléphant, malgré sa masse, n'est qu'un animal d'une intelligence au-dessous de la moyenne, la Fourmi, au contraire, est un insecte travailleur, hardi, courageux, qui sait le prix du temps et celui de l'argent.

Comme tous les animaux faibles mais intelligents, la Fourmi a compris que seule elle ne pouvait rien, mais que réunie à ses semblables elle devenait une puissance, et du jour où cet instinct s'est révélé en elle l'association a été créée!

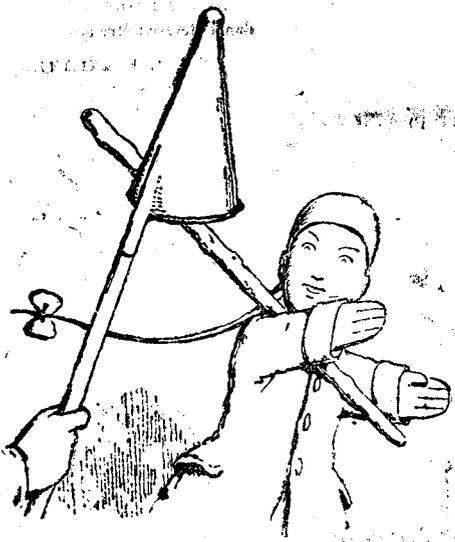
L'association qui fait que ces petits êtres qui, séparément ne pourraient rien faire, deviennent une force active par la réunion de leurs intérêts, de leurs capacités dirigées vers un même but!

La Fourmi est modeste et laborieuse : levée avant le jour elle se rend à son travail que, ouvrière diligente, elle ne quitte qu'après le soleil couché.

En France la Fourmi est de petite taille, et malgré son

fares à moi. Quand je n'ai griffardé de racontages bien drôles et que vous feeraint rire à vous en crever la basanne, et ben j'ai pas le cul tourné qu'y n'a le nez dedans et y n'y flanque de z'estafilades qu'on s'y reconnaît plus. Y a pas mèche de reluire, nom d'un rat! avè z'un mami que s'aligne toujours devant vous et que n'est pas transparent, le masque.

Velà t'y pas aussi qu'y se donne d'air de vouloir moucher ma chandelle : ça me botte pas du tout, ça, pace qu'elles ressemblent fameusement à un éteignoir, ses mouchettes. Ah! par exemple,



s'y veut me coiffer le melon avè ce couvècle-là, je me rebiffe en plein, c'te fois; j'écris à un M'sieu que l'y rognera ben les arpions, au patron. C'est enquiquinant à la fin. Après tout maintenant que je sis embandé avè les gones de plume de Paris, faut pas que je me laisse marcher sus les agassins. Tez, ça y est, j'empogne le pinceau de colle-à-répondance et j'embobine mon particuyer.

« A M'sieu le Ministre de la Justice, à Paris.

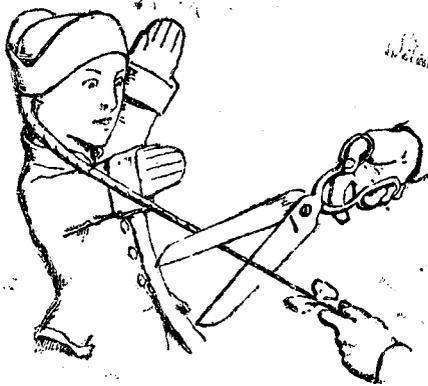
« M'sieu, écoutez, si ça vous dérange pas, un pauvre orphelin que vient vous faire son plaignement de misère. Je n'ai z'été mis en apprentissage chez M'sieu le p'pa qu'Embaume, negociant en imprimaion et en journalisterie; je sis déjà dans les adroits, je fais bien me n'ouvrage et je gagne bien ma journée pace que je sis pas saignant, mais mon patron me fait endéver comme tout.

« C'est pas pour le logement et le fricot que je sis pas content : je couche sus une suspente du côté des écommuns où gn'y a guère que quèques quarterons de bardannes que m'asticoitent en été, mais je me revenge le matin, je les écrabouille sans miséricorde; le fricot marche aussi, j'ai ben ma part de soupe, de restants de bouilli, de retailles de viande, de merluche et de fiageolles de quoi me gonfler la basanne tout mon soul. Mais c'est mon ovrage que mon patron veut toujours se donner d'air d'y fourrer les doigts, et que n'y fait rien que des crapauds, de pieds faillis et de z'impanissures, et qu'y me fait perdre quèque fois toute ma longueur. Ça fait bigrement de déchet, allez! Tez, par exemple, l'aute jour que je n'avais tramé une pièce chenuse sus mon voyage à l'Imposition en deux longueurs, et y m'y a fait tout plein de boussillages, y n'en a fiché aux équevilles un morceau en plein que racontait comment que je n'avais saraboulé vote M'sieu Joseph Prudhomme, de Paris, par rapport à ce grand démanché de Bisquemal. Etait y pas venu voir la revue avec un casque de prussien pour faire de z'honneurs à ses hôtes, à ce qu'y chantait. Maginez-vous comme ça m'a fait plaisir quand j'ai reluqué c'te coiffe à aiguille en manière de pointiselle sus la caboche d'un Français. Ah! nom de nom! je l'y ai d'abord z'aeu fait sauter c'te saloperie de dessus le coquelichon. Y bisquait, le vieux, mais y n'était pas de feurce avè moi, et pis que je ly débobinais de raisons que ly regrollaient un peu bien ses cancorneries. Et ben, vous z'y croiriez pas,



M'sieu, tout ça, le patron z'y a pas voulu coucher en lettres moulées dans son journal, ni même ment ça que je disais de l'Imposition ousque je décanillais à châ une toutes les attrapes et les traquenards que les Parisiens n'ont montés pour agraffer les yards des cavets que s'amènent de loin pour arregarder c'te machinance que n'est rien du tout. Ce que fait que mon artique n'était tout sens-devant dimanche comme une canette que s'éboye.

« Mais y m'en a fait une plus salée encore : d'abord faut vous dire qu'y me crie toujours après pace que, à son idée, je fais de porlitique et d'économie, et que je trimballe par les rues un sarsifis que fait faire de z'assembléments et de z'émutations populaires. Tout ça c'est de mensonges : que je sis pas politique du tout, mais au contraire, franc comme un louis d'or à lunettes, et, quant à de z'économies, demandez à la Madelon si elle dénêche à la fin de la journée, dans mes poches, tant seulement un sou marqué pour faire sa patte! Mais mon sarsifis c'est ben pire : je sis venu au monde avec, y n'est marqué sur mon baptistère, sus mon certificat de délibération militaire, sus mon livret, sus ma feuille d'impositions, je sis en règle avè le gouvernement, y n'est z'a moi et je le garde. Je me faisais donc pas souci des gongonnages du bargeois, mais velà t'y pas qu'un jour y me pince dans le colidor, qu'y m'agraffe en trahise par darnier et qu'y voulait me faire comme à mes artiques, et me couper la queue avè une



grande paire de feurces avè quoi qu'y n'arrange son journal, tout comme les mômes du *Salut Public*. Ah! cristi! j'ai eu que le temps de me retourner, et y m'a ben donné de mal pour me dépatrouiller de ses griffes.

C'est pour ça surtout, M'sieu, que je réclame vote Esselence. Je veux pas forcer mon patron d'en porter un de sarsifis s'y n'a pas assez de bourre, mais je veux qu'y me laisse le mienne, nom d'un rat! Depis les anciens d'autrefois tant vieux qu'on peut monter, c'est défendu de couper la queue au monde; te pas, M'sieu? même ment que j'ai lu dans de gros livre, que vous savez par cœur comme vote *Confiteor*, que du temps des Bourguignons, leur loi Pompette disait que çui-là qu'aurait tiré la mustache ou seulement une poignée de cheveux à un de ses camarades, serait fusillé du premier coup.

« Velà, M'sieu, pourquoi que je bave devant vous comme un pif mal torché; croyez pas tout ça que mon patron vous rebriguera contre moi. Y crève de jalousie pace que je sais mieux faire que lui. Tez je vas vous montrer son questin à malices. Vous savez ben que l'aute-crâne de Russie n'a décoré tous les sordats-militaires qu'étaient à la revue chacun selon son grade — y paraît que c'est la mode dans son pays et que c'est les gros qu'ont la croix et non ceux que l'ont gagnée. — Enfin ça m'arregarde pas, chacun son idée. Mais quand mon bargeois n'a su ça, y s'est pensé tout de suite que quand le Grand Turc passerait par ici, c'est z'à moi qu'y cognerait les plus grosses décollations et qui aurait rien que la rafataille, d'abord à cause que je marche le premier en tête dans le journal et pis que mon sarsifis tapera dans les quinquets à ces particuyers, que chez eusses c'est ceusses qui en ont le plus que sont les plus mains, comme de juste et qu'on les appelle pachas à une, à deusse ou à trois queues suivant leur mimero. Et velà pourquoi le p'pa qu'Embaume n'en veut tant à ma tignasse depis quèque temps et qu'y se donne d'air de maitrillonner. Mais je compte ben que vous me laisserez pas voler c'te fois et que j'aurai ma portion de croix comme un autre. Ça fera au moins honneur à la journalisterie lyonnaise; c'est bien z'honteux tout de même que ce soye ce M'sieu Masque Grassis, que fait quasiment rien, que n'esse le plus décoré de tous les griffardins d'ici, au lieu que Mame Chanoine que fait si bien quincer son *Progrès*, que M'sieu Alessandre Jouve, un vieux malin comme gn'y en a point, que sigogne depis trente ans la manivelle journalistique sans déraper, et pis moi qu'ai plus de liseurs qu'eusses tous ensemble et tant de z'amis que n'y a de vrais gones en la ville, nous n'avons pas seulement une aune de rubans entre nous trois. Et pis, M'sieu, trouvez-moi voir un mami que poye mieux les porter, les croix. Appinchez voir un peu comme j'arreprésenterai bien avè mes décollations.



« On pourra les reconnaître au moins et savoir celles que j'ai gagnées; je ferai pas gober au monde la Saint-Janvier pour la Saint-Sixveste; je me collerai pas sus l'estome une patte de toutes couleurs que semblera quasiment un morceau d'omelette aux herbes, mais je m'agrafferais toutes mes croix en entier qu'elles gretlotteront comme de clinquettes ou de sonnettes de chapeaux chinois des musiques d'autrefois. Nom d'un rat! ça sera-t'y canant! ça sera-t'y canant!

« Dans cet espoir que vous n'ablagez vers moi votre pendrille justifiable et que vous me couvrirez de vote vermine protettrice comme d'un panaire conservatoire, je n'ai bien l'honneur, M'sieu, de sigogner votre Esselence de mes inflexions les plus vigorettes.

« Vote très-humble et très-respectable serviteur et sujet,

« JEAN GUIGNOL,
« apprenti en journalisterie. »

OMBRES CHINOISES

Adrien Marx

Naguères dans l'Evènement
Il bavardait fort crânement
Sur les personnes et les choses;
Mais depuis-qu'il est à la Cour,
Sa verve craignant d'être à court
Dangeaulive un peu trop ses gloses.

Marx a pourtant d'amers chagrins,
C'est de voir, — quand les Souverains
Fêtent Euterpe ou Therpsycore,
De voir que les salons dorés
Sont tous richement décorés,
Et que lui ne l'est pas encore!

II

Emile Zola

Salonier, romancier, critique,
Chaque jour changeant de boutique
Il enfourche un nouveau dada;
Sa verve comme les pieuvres,
S'accroche à tout; — aussi ses œuvres
Sont une Zola-Podrida.

Cherchant le bruit, il injurie
La raison, le bon sens, et rie
Au bon goût qui le choque: Hola!
Et ses amis qu'il horripile,
Le voyant déverser sa bile
Murmurent tout bas: Zola là!

J. TRABAN,

COURRIER DE PROVINCE

Depuis que les trains de plaisir déversent au Champ-de-Mars les quatre-vingt-huit départements dont Paris n'est pas le chef-lieu, — nous avons vu reparaitre dans quelques journaux fort spirituels les plaisanteries d'usage à l'endroit de la sottise et de la gaucherie des gens de province.

Assurément les provinciaux sont bêtes, — il serait puéril de le nier, et je n'entends point m'élever contre une réputation si bien établie; — mais une chose me chagrine, c'est que nous soyons devenus bêtes à la façon des Parisiens.

Jadis nous avions notre sottise à nous, ne ressemblant pas à celle de tout le monde, sottise du *crû*, sottise de *famille* léguée avec les vieux meubles, les grands habits, l'argenterie bosselée et les habits à coupe antique.

Quand Paris était plus loin, et que de la ville où j'étais, par exemple, on mettait à s'y rendre trois jours et quatre nuits, — nous avions su garder immaculée et pure de tout alliage cette simplicité native qui donnait sujet de rire aux plaisants. Alors, débarquant dans la capitale, le provincial tombait à chaque pas dans des étonnements profonds, dans des ébahissements insondables: le pont Neuf, le boulevard des Italiens, — on ne connaissait que celui là, — le perron de Torton, — trois marches, — les monuments, les colonnes, tout était pour lui occasion de se pâmer et d'ouvrir la bouche grande; au café, dans les beaux cafés, timide il s'asseyait sur les bords des chaises, curieux, regardait les dorures, prenait une con-

sommation peu coûteuse, ramassait toute sa monnaie, — mais en sortant saluait le garçon.

De tout, quoi, il ne reste plus rien.

A cette heure, un gamin ne saurait proposer à un homme de province de lui montrer l'invalidé à la tête de bois, sans qu'il lui soit répondu: *celle-là je la connais, on ne me la fait plus.*

Hé mon Dieu non, *on ne nous les fait plus*, hé mon Dieu oui, nous les connaissons toutes mes Parisiens! nous avons nos gandins, nos cocottes, nos *petits crevés* comme vous les appelez, qui portent des vestes de pale-freniers, des chapeaux bas, des gilets en cœurs, fument de gros cigares, soupent avec des filles, et aussi bien que les vôtres savent dire: *mon bien bon, taillons-nous un bac?*

Nos pavés sont plats, nos maisons neuves, nos cochers de fiacre suffisamment grossiers et nos grands journaux assommants.

Quand aux femmes faciles ce n'est pas ce qui nous manque; chaque soir nos trottoirs sont encombrés de filles qui vont par les rues débiter un peu d'amour et il n'est pas rare de les entendre répliquer à l'offre d'un souper insuffisant: *tu t'en ferais peler la cuirasse*, — ce qui, je crois, vient de chez vous.

En fait de théâtre sous sommes non moins avancés que vous: chacun ici sait par cœur *Barbe-Bleue* et la *Belle Hélène*, — il n'y a pas un mois qu'on jouait la *Vie Parisienne*. — Un des personnages de cette pièce, — vous savez, se nomme le général *Manchabal* — alors qu'il va paraître, un des acteurs s'adresse au public et dit: — vous allez voir comment le général *Manchabal* est!

Toute la ville en a ri vingt-quatre heures durant.

Faites-vous mieux à Paris?

Enfin, mes bons Parisiens, pour vous montrer combien nous vous sommes de tout point semblables et ne vous le cédonz en quoi que ce soit, — il nous est loisible au prix de quelques sous de bière, d'aller entendre tous les soirs des couplets peu propres débités par des chanteuses laides et maigres d'ordinaire, mais dont la voix a un enrouement qui charme, — le public paraît y prendre grand plaisir, et je doute que vous applaudissiez aux *défaillances de Panard*, ou aux *satisfactions de la Belle Dijonnaise* avec plus d'enthousiasme que nos mains provinciales.

D'où il suit que la province est morte, et que tous nous avons de l'esprit autant qu'à Paris, — ce qui est regrettable.

Le monde en effet a besoin de gens simples, ne serait-ce que pour peupler le royaume des cieux et vous savez qu'on les emploie à d'autres usages; — je ne parle pas de politique.

Autrefois, quand on avait besoin d'un homme naïf ou d'un imbécile, on venait droit chez nous, sûr de l'y trouver, — aujourd'hui il n'y en a plus, et pour en rencontrer il faudrait chercher longtemps.

Le dernier que j'ai connu date de loin, celui-là fut d'une naïveté si franche que l'envie me prend d'en faire le récit, voici la chose:

Il y a de cela dix-huit années, le président de la République venu à Lyon dinait à l'Hôtel-de-Ville en compagnie d'habitants notables, dont un vieux commerçant.

Au dessert, on parla de l'industrie de l'endroit, — Louis Bonaparte ne s'y connaissait guère.

A une opinion qu'il exposait: — Ce que vous dites-là est absurde, fit mon homme!

Le préfet pâlit, le général eut froid dans le dos et un valet manqua d'en casser une pile d'assiettes.

Quant au prince, — à qui depuis deux jours, des gens d'esprit donnaient plus de vertus qu'un homme seul peut en contenir, — il parut enchanté et se dit: — Cette fois, j'en tiens un; — puis toute la soirée, lui fit grand accueil.

Mais, je le répète, celui-là était le dernier, et aujourd'hui personne ne serait assez malappris pour oser dire qu'un prince du sang peut n'avoir que des notions incomplètes sur la fabrication du velours.

JACQUES DANIEL

EMBELLISSEMENTS DE LYON

Un grand nombre de personnes nous écrivent pour nous prier d'user de notre influence auprès de S. H. le Sultan, afin que le commandeur des Croyants consente à s'arrêter quelques jours dans notre ville, lors de son prochain passage à Lyon.

Le grand Padischah aurait alors le loisir de passer en revue les quelques régiments de cocottes actuellement en garnison dans nos murs et probablement ferait un choix pour ses harems et ceux de ses grands ou petits vizirs.

Nous avons le regret de répondre à nos correspondants que nous ne sommes pas du tout de leur avis. Nous sommes convaincus que les bataillons de ces demoiselles en bottines font partie intégrante des embellissements de Lyon et une grande partie de ces troupes légères doit être considérée, vu leur grand âge et leurs nombreux états de services, comme de véritables monuments qu'on peut visiter sans permission et dont les portes sont toujours ouvertes au public moyennant rétribution.

Il serait donc fâcheux, croyons-nous, en ce moment où les étrangers allant à l'Exposition ou en revenant, affluent dans notre cité, de les priver du spectacle de ces ruines dont quelques-unes remontent à la domination romaine.

* *

Dimanche dernier 16 juin, — S. G. le vice-roi d'Egypte a fait son entrée dans nos murs accompagné de M. Bravay, député du Gard.

Les autorités civiles et militaires attendaient le souverain étranger.

Après les présentations et les compliments d'usage, M. Bravay a fait, dit-on, une distribution de coups de poings sur la figure de quelques assistants, et le train a repris sa marche vers Paris.

* *

Dimanche 25 juin — arrivée de M. Duruy, ministre de l'instruction publique, venu pour présider la distribution des prix de la société d'enseignement professionnel.

La cérémonie aura lieu au Grand-Théâtre, on entendra plusieurs discours de longue haleine.

On ne dit pas que le corps de ballet soit appelé à prêter son concours à cette solennité.

EPHÉMERIDES ANTICIPÉES

25 avril 1868. — Le *Salut Public* qui a déjà joint une imprimerie à son journal n'hésite plus et entre franchement dans la voie des journaux de l'avenir; il fonde une blanchisserie économique et engage vivement ses abonnés à profiter de cette innovation.

* *

15 mai 1868. — Le *Salut public* joint à sa blanchisserie économique, à son imprimerie et à sa rédaction un établissement de bains à quatre sous.

Les rédacteurs du journal remplissent l'office de pédicures.

26 juin 1890 — Suppression de la cavalerie dans les armées françaises, les régiments de cuirassiers, dragons etc., — sont remplacés par des légions de locomobiles à éperons, hérissées de faux et de rasoirs.

Les locutions suivantes:

« La ville a été rasée »

« Fauchés par la Mort, les soldats jonchaient le sol de leurs cadavres sanglants »

vont cesser désormais d'être des métaphores.

2 décembre 1920. — M. le vicomte Ponson du Terrail vient d'avoir un nouveau-né du sexe masculin, et voulant suivre l'exemple de M. A. Dumas fils, il l'a déclaré à la mairie du 52^e arrondissement sous le nom de Rocambole.

A l'indiscrète question de l'employé qui lui demandait pourquoi il choisissait de préférence ce prénom, le vicomte a répondu fièrement: — Parce que cela me plaît ainsi.

Questions indiscrètes

Pourquoi la Société des Courses, qui a accepté de la ville de Lyon un prix de 10,000 francs, n'a-t-elle pas compris qu'il était convenable de laisser une place libre autour de sa piste pour le public qui ne paye pas ?

Dix mille francs répartis sur trois cent mille contribuables font six sous par tête; beaucoup de Lyonnais n'ont pu voir l'heureux gagnant de leurs trente centimes.

Espérons qu'aux prochaines courses qu'on nous annonce pour le mois de novembre, nous n'aurons plus à poser de nouveau cette question.

Pourquoi depuis deux ans le journal *l'International* qui se publie à Londres et qui est écrit en quasi-français, prend-il son esprit tout fait dans deux volumes publiés à Paris en 1800, et qui ont pour titre les *Rieurs Anglais* ?

Nous tenons les preuves à la disposition des incrédules.

Pourquoi le journal le *Progrès* a-t-il fait une sortie virulente contre les cocottes à propos des courses ?

N.-B. — Si la réponse à cette question nous parvient, nous nous empresserons de la publier.

THÉÂTRES

Pendant la quinzaine qui vient de s'écouler, plusieurs araignées de toutes grosseurs ont élu domicile au théâtre des Célestins et filent leur toile dans les fauteuils d'orchestre avec cette tranquillité que donnent une conscience pure et la certitude de n'être pas dérangées.

Si d'aventure un spectateur menace de s'asseoir sur le frêle tissu où elles promènent leurs pattes agiles, —

ces intéressantes petites bêtes lui font remarquer non sans raison qu'il leur rendrait un grand service en allant s'installer ailleurs, — attendu que ce n'est pas la place qui manque....

Et nous en sommes aux débuts!

O spectateurs d'autrefois, défenseurs zélés des prérogatives du public, ô vous hommes valeureux qui, bravant la chaleur, l'asphyxie et les nausées, alliez vous entasser coude contre coude, casquette contre casquette dans un espace de quelques pieds carrés inconnu aux parfums d'Orient, — vieux habitués du parterre debout! que devez-vous penser de notre race efféminée, que doivent dire vos grandes âmes, devant notre indifférence coupable!

Eh quoi! les chevaliers du lustre règnent sur toute la ligne!

Eh quoi! pas un coup de poing, pas un chapeau défoncé, — à peine quelques sifflets timides étouffés sous les vociférations d'une cinquantaine de gaillards dont l'enthousiasme est tarifé à cinquante ou soixante centimes par soirée.

Que devenons-nous, bon Dieu!

Que devient cette vieille réputation de sévérité du parterre lyonnais?

Le temps est arrivé, je crois, où les vrais amateurs de théâtre doivent se voiler la face et répandre dans leur chevelure les cendres de leur foyer, — ce qui est, comme chacun sait, — la manière la plus convenable de témoigner une douleur amère.

Le fait est que la scène des Célestins ressemble singulièrement pour le moment au pont d'Avignon de la chanson: « Tout le monde y passe. »

Il y a quelques jours, c'était Mme Thais Petit, étoile de très-moyenne grandeur, — après, Mlle Dorval, une *soubrette-paysanne de poids* dont le jeu ne paraît pas avoir plus de légèreté que le corps.

Puis M. Luco qui s'agitait certainement beaucoup pour être très-drôle, mais n'y réussit pas toujours: — supportable d'ailleurs pour un troisième comique.

Puis M. Dumagny... ah non, celui-là a eu l'heureuse inspiration de résilier son engagement, une bonne idée savez-vous? car on eût été capable de le recevoir.

Le public semble cependant s'être un peu réveillé à l'occasion du troisième début de M. Armand Coste, jeune premier rôle de drame.

Son admission ayant été prononcée malgré une opposition assez vive, quelques spectateurs ont protesté avec raison contre une irrégularité qui avait présidé au vote.

Il était donc question d'un quatrième début, mais sur ces entrefaites, M. Armand Coste a trouvé bon d'écrire à quelques journaux une lettre dans laquelle il annonce la résiliation de son engagement et se plaint d'avoir eu ses moyens paralysés par le *singulier accueil* qui lui aurait été fait dès sa première représentation.

Je ne sais jusqu'à quel point M. A. Coste peut avoir raison, mais je crains bien qu'il ne se soit laissé entraîner par une tendance trop accentuée de quelques acteurs à se poser en victimes toutes les fois que le public n'accueille pas leur candidature avec suffisamment de boules blanches.

Ainsi, ce que M. Coste a pris pour de l'hostilité calculée n'était probablement que les manifestations très-sincères de spectateurs qui avaient d'excellentes raisons pour ne pas trouver son talent de leur goût.

Il faut pourtant que MM. les acteurs se résignent à ne pas toujours servir de cible à des bouquets, le sifflet est un des désagréments nécessaires de leur métier, au même titre que pour un employé la chance de se voir flanquer à la porte ou pour un fonctionnaire celle d'être mis en disponibilité, — et en vérité cela n'en finirait plus si nous étions obligés d'ouvrir une souscription nationale pour acheter des auréoles de martyr à tous les débutants malheureux.

M. Lecomte, *premier amoureux comique*, et Mademoiselle Jeanne, *première soubrette Déjazet*, ont tous deux été reçus mardi dernier avec acclamations.

Ici rien à dire: assurément les acclamations étaient de trop, à notre avis on ne saurait apprécier en toute connaissance de cause le talent d'un artiste entendu seulement dans ses pièces de début, c'est-à-dire des pièces

de son choix, objet d'une étude spéciale, où il est difficile qu'il soit complètement mauvais, c'est pourquoi on aurait tort après ces épreuves insuffisantes de se laisser aller à un enthousiasme prématuré.

Malgré ces réserves, nous n'hésitons pas à reconnaître que M. Lecomte et Mlle Jeanne sont sans contredit les deux meilleurs pensionnaires de la nouvelle troupe des Célestins.

M. Lecomte joue avec entrain, paraît à l'aise sur les planches et sait mener rondement un rôle.

Quant à Mlle Jeanne, elle s'est tirée avec honneur de la tâche difficile laissée par le départ de Mme Lamy.

Sans avoir les allures entraînant et le *diable au corps* de cette dernière, Mlle Jeanne possède en revanche d'autres qualités dont Mme Lamy n'était douée qu'à un moindre degré, — un débit plus soigné, plus de finesse dans les nuances, une voix plus étendue et moins nasillarde, — moins de sécheresse dans les cordes tendres de ses rôles. Il faut lui reprocher toutefois une imitation trop servile de son prototype Mlle Déjazet, dont elle cherche à copier jusqu'aux gestes les plus insignifiants.

Ajoutons que sauf la jeunesse, notre nouvelle soubrette remplit à peu près les conditions désirables pour le physique de l'emploi.

Une certaine aisance à porter le costume masculin qu'elle ne rend pas invraisemblable par l'exagération de sa tournure féminine, la figure intelligente, la mine futée, et la bouche grande, ce qui ne nuit pas lorsqu'on a de jolies dents.

Avant de terminer, nous conseillerons à Mlle Jeanne d'attacher plus solidement ses jupons; — car rien ne paralyse la grace des mouvements comme un jupon qui tombe.

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

Un vieux. — Beaucoup ont été, paraît-il, trompés comme toi — c'est vrai; ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour faire voir qu'ils avaient été des nôtres; — au poids on juge la fausse monnaie.

Anri-Kyon. — Ta voisine est appétissante; — les vers non; — une fois la porte ouverte ils envahissent tout, — si je juge de ton Eden par ta chansonnette, ta fréquentation doit être dangereuse. — Et les mœurs! *La Marionnette* craint les indiscrets.

Guignevet. — Nous ne comprenons pas ton *Brutal*, explique-toi.

Corona. — L'explication est simple; — il fut chassé de son logis; ses amis dispersés restèrent désarmés, que voulais-tu qu'ils fissent? — Les faussaires ont envahi son domicile et, revêtus de son manteau, ils ont dit à la foule je suis Guillot, le vrai Guillot, — la foule aveuglée par l'amitié qu'il lui portait s'est laissée prendre. Il est revenu et à ses vrais accents, chacun la reconnu.

Ténébreux. — Tu me fais peur; ton nom seul m'épouvante et rien qu'à l'idée de ton rendez-vous, je frissonne; j'irai, mais je t'en prévient, je me munirai d'eau bénite.

Jacques B. — Où diable as-tu la tête, tu veux donc nous envoyer à St-Joseph? s'il est criminel il sera sûrement puni; sois en sûr; chaque crime porte avec lui sa peine et souvent les tortures invisibles sont mille fois plus cruelles que l'approche des supplices.

Cicéron. — Oh, oh, tu portes un nom qui promet, en attendant que nous soyons politique, je te renvoi à *oratio pro Catilina*.

Gros-Jean. — Tu es bête comme trente-six pots et ce n'est pas peu dire; oui, mon vieux, nous mettrons les points sur les I et si tu ne comprends pas, nous y ajouterons un écriteau.

Ventura. — Des vers, non, à moins que tu ne les fasses excellents; les derniers me font croire que tu as oublié la mesure, tu ferais mieux la prose.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.